

## 24. Le dur calvaire des chevaux de l'armée Bourbaki

On sait que 500 chevaux passèrent à la Vallée. Il faut croire qu'on ait pu les nourrir sans trop de problèmes. Pauvres bêtes affamées qui n'avaient eu à se mettre sous la dent que des aiguilles de sapin. Les chevaux de trait étaient les moins gâtés, qui devaient tirer des pièces d'infanterie lourdes comme du plomb. On n'imagine pas la misère générale de ces bêtes de somme. Desquelles, nos chroniqueurs combiens n'ont pratiquement jamais parlé. On n'en était pas encore à voir à l'œuvre la Société protectrice des animaux en des temps où l'on commençait à peine à s'occuper des blessés de guerre.

Littérature à ce titre un peu décevante. Juste peut-on lire :

*Il pouvait être midi et demie ou une heure. Soldats de tous les corps, infanterie ou cavalerie, turcos mobiles et génie...*

*A une heure, les débris d'une artillerie enclouée à Mouthe de ses dix pièces offertes à l'armée de l'Est par la Ville de Lyon entre à son tour...*

C'est à peu près tout. Il faut en conséquence se tourner vers Vallorbe pour avoir un constat de la situation des animaux dans ce conflit, agglomération qui quant à elle devait accueillir 26 000 hommes avec 4349 chevaux traînant 573 voitures. C'était donc plus du double des réfugiés ayant transité à la Vallée, et près de dix fois le nombre des chevaux. Mais où loger et comment nourrir dans un village cette foule de gens et de bêtes ? Pour les hommes on employa le temple, les granges et les maisons particulières. Quant à loger les chevaux, c'était tout bonnement impossible. On en fut réduit à former deux parcs où les bêtes furent attachées à des piquets.

Le narrateur, P.-F. Vallotton rajoute encore, le seul à vrai dire qui se soit intéressé au sort de ces animaux :

*Les chevaux étaient beaucoup plus à plaindre, car, à cause de la très faible récolte de 1870, malgré la bonne volonté, on ne pouvait leur donner du foin, puisqu'il en manquait même pour les bêtes du pays. Mourant de faim, ils dévoraient l'écorce des arbres et rongeaient même les rayons des roues. Ce n'est qu'après 24 heures d'attente qu'ils reçurent un peu de son, d'avoine et de froment. A cette occasion, on remarqua la négligence des conducteurs français qui mettaient ces trop faibles rations sur la neige, où il s'en perdait le quart, au lieu d'employer les sacs destinés à cet usage ! Le quatrième jour seulement, ces malheureux chevaux reçurent du foin ! Après cela est-il étonnant qu'il en soit péri 75 à Vallorbe ?<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> P.-F. Vallotton, Vallorbe, esquisse géographique, statistique et historique, Lausanne, 1875, pp. 218 et 219

On peut bien imaginer aussi que nombre de ces chevaux, tirant des charges monstrueuses, en particulier les canons, durent périr en route. La retraite des Bourbakis fut donc parsemée de leurs cadavres. A cet égard, on peut même s'étonner que les hommes n'aient pas taillé en pièce ces carcasses pour se nourrir. Ce fut certainement le cas tandis que la fuite n'était pas encore si précipitée.

Les illustrateurs n'ont pas manqué de faire état de ces tristes circonstances où le cheval agonise au bord de la route sans même que parfois l'on se donne la peine de l'abattre.



A quand une Croix-Rouge aussi pour les chevaux ? Le destin atroce de ces bêtes d'attelage évoqué dans ce dessin pathétique.

Deux autres textes décrivent le calvaire de ces chevaux :

*Les chevaux surtout présentaient le plus piteux aspect : affamés, privés de soins depuis longtemps, mal harnachés souvent, leur corps n'offrait parfois qu'une plaie dégoûtante ; maigres, efflanqués et pouvant à peine se tenir sur leurs jambes, ils cherchaient à ronger tout ce qui se trouvait à leur portée : des jantes de roues, de vieux paniers, la queue et la crinière de leurs voisins étaient dévorés. De temps à autre, une de ces pauvres bêtes anéantie et que le fouet était impuissant à faire mouvoir, tombait pour mourir peu après. On se contentait de couper ses traits et de la traîner au bord de la route, qui, sur tout son parcours était jonchée çà et là de leurs cadavres. De l'aveu même de leurs*

*conducteurs, un grand nombre de chevaux d'artillerie n'avaient pas été déharnachés depuis plusieurs semaines<sup>2</sup>.*



Non seulement tirer, mais aussi porter. Tableau de Edouard Castres.



Hommes et chevaux parfois unis dans un même destin. Dessin de Bachelin.

---

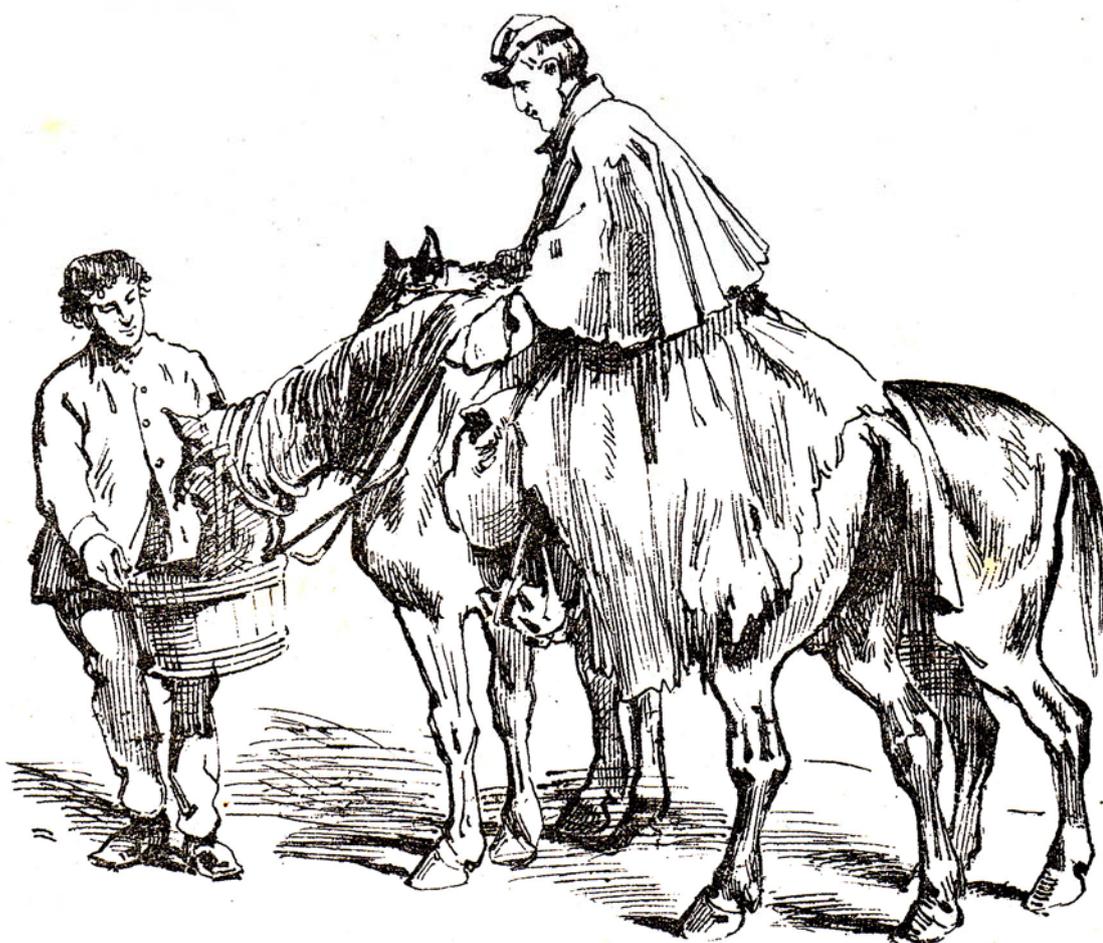
<sup>2</sup> Internet



Route du Jura par Bachelin.

*Depuis trois jours, nous assistons au pitoyable spectacle d'une armée en déroute. Depuis le 1<sup>er</sup> février, l'avant-garde de la colonne d'artillerie française progresse lentement dans le Val-de-Travers ; péniblement tirés par des animaux qui ne sont plus que des ombres de chevaux et dont il faut sans cesse stimuler l'énergie à coups de pieds et d'éperons, canons, caissons, fourgons et mitrailleuses roulent en cahotant sur les routes défoncées. De temps à autre, l'une de ces malheureuses bêtes s'effondre ; on la délivre de sa selle ou de son harnais, puis on l'abandonne sur le bord du chemin. Noirs de crasse et de poudre, hâves et misérables, les hommes sont à peine plus vaillants que leurs chevaux ; ils suivent en silence la trace de ceux qui les ont précédés<sup>3</sup>.*

<sup>3</sup> Neue Zürcher Zeitung du 7 février 1871.



Si tu veux aller loin, ménage ta monture. Dessin de Bachelin.

Au total, ce furent 12 000 chevaux qui furent « internés » en Suisse. On a lu leurs misères ci-dessus. A Colombier, où échoua une partie des bêtes accueillies précédemment aux Verrières, attachés aux arbres d'une certaine allée, ils en avaient tellement rongé l'écorce des arbres qu'il a fallu en replanter de nouveau. D'où le nom de ce site qui porta désormais l'appellation d'Allée des Bourbakis<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Lu sur internet.